

## La femme qui marche

A deux ans, la petite Eva ne marchait pas. Elle parlait déjà très bien, se tenait debout, jetait autour d'elle des regards curieux mais ne marchait pas. A peine faisait-elle quelques pas hésitants en s'accrochant à la main de sa mère. Cela ne pouvait durer. Un certain matin de printemps, sa mère s'impatienta et lui ordonna avec une tendresse autoritaire : "- Mon enfant, ma fille, tu dois marcher sans moi ! C'est pour ça qu'on est sur cette terre, pour marcher, aller jusqu'au bout du voyage...Je te lâche ! "

Décrochée de la main maternelle au milieu de la salle à manger, la petite Eva crut tomber. Pourtant, elle ne tomba pas, hésita puis, un pied après l'autre, elle avança toute seule jusqu'à la porte. Là, elle s'arrêta et sourit de contentement : elle marchait !

Eva et ses parents habitaient un modeste pavillon de la banlieue parisienne. Au printemps suivant, l'enfant commença à explorer le jardinet ouvert sur la rue. Elle regardait les passants, les voitures, les autobus et, sagement, prudemment, revenait à la maison où ses parents avaient organisé leurs vies entre le quartier, les achats ordinaires chez l'épicier du coin et leurs boulots, papa ouvrier chez Renault et maman femme de ménage.

La petite Eva dormait dans une chambre étroite dont la fenêtre donnait sur les hauts murs gris d'un immeuble qui mangeait la lumière du soleil. Elle ne s'en plaignait pas, jouait avec ses poupées et ses peluches en leur racontant des histoires. C'était une enfant sage.

Plus tard, comme ses parents n'avaient pas beaucoup de moyens et ne partaient pas en vacances, ne faisaient jamais de voyages et répétaient à l'envi que c'était déjà du bonheur d'avoir un toit et une maison, elle fut heureuse de rester avec eux sans aller plus loin que la grille du jardin. Les jours de beaux temps, la famille pique-niquait à l'ombre du mirabellier qui, on ne sait pourquoi, ne donnait aucun fruit. A chaque saison, le père répétait : " Il ne travaille même pas pour des prunes ! " A la longue, à force d'entendre la même plaisanterie, plus personne ne riait. Le père ajoutait pour lui seul : " C'est tout de même un arbre." Dans sa voix passait de la nostalgie, sans doute parce qu'il venait d'un village de campagne, situé à quelque deux-cents kilomètres de leur banlieue. Après la mort de ses parents, sans autre attache, il n'y était jamais retourné. Lui non plus ne se plaignait pas. C'était la vie.

A six ans, Eva dut aller à l'école. Un drame ! Elle n'était jamais sortie hors du jardin, refusait d'aller plus loin ! Elle accepta enfin de passer la porte quand sa mère lui promit une grande sucette au caramel, celle qu'on achetait chez la boulangère, madame Dufour. Par ailleurs, Eva retrouva un petit goût sucré de première enfance en s'accrochant de nouveau à la main de sa maman, laquelle l'accompagna à l'école pendant toute une année.

L'institutrice était une petite femme ronde et avenante. D'emblée, Eva se sentit à l'aise avec elle et dans son école, d'autant plus que la salle de classe ne la changeait guère de son environnement habituel. L'ordre y régnait, les bureaux de bois sentaient la cire comme les meubles hérités de ses grands-parents paternels, les cartes de géographie et le tableau noir derrière l'estrade de la maîtresse remplaçaient en quelque sorte les grandes photographies accrochées dans la salle à manger de ses parents.

Eva apprit facilement à lire et à écrire. A son époque, on commençait à faire ses premières lettres sur de minces cahiers doubles-lignes avec un crayon de papier. Ensuite on utilisait une plume sergent-major trempée dans l'encrier de porcelaine blanche inséré dans le bois de la table d'écolier. Les mots se transformaient alors en arabesques violettes, parfois éclaboussées de pâtés. Mais Eva était une élève appliquée qui écrivait joliment sans faire de bavures ni de fautes d'orthographe ce qui lui permit de réussir le concours d'entrée en sixième.

Le collège de filles s'appelait Jules Ferry et se situait assez loin de la maison. Aussi, chaque matin, en partant au travail, son père faisait-il un détour avec son auto, une quatre chevaux Renault, pour la déposer à l'entrée du vieux bâtiment. Après les cours, Eva restait en études puis attendait sur le trottoir que son père revienne. Dans la voiture, assis l'un à côté de l'autre, ils parlaient peu, tous deux fatigués par une longue journée.

A la maison, la mère lui faisait répéter ses leçons, vérifiait les devoirs, écoutait ravie les poésies qu'Eva récitait en y mettant le ton qu'il fallait. Après, on dînait et dès la table desservie, on s'installait devant le téléviseur, un appareil petit et cubique, très beau dans son habillage de bois verni. Un luxe envié par les voisins. Pendant quelques heures, rarement plus de deux, des images en noir et blanc défilaient sur le minuscule écran bombé. Eva s'intéressait peu aux paysages lointains qui surgissaient en musique. Elle s'étonnait à peine de découvrir les gens d'un monde multiple, si différents de ceux qu'elle connaissait. Les vastes océans, les plages ensoleillées, les étoiles qu'elles n'avaient jamais vues des fenêtres de la maison, tout cela la laissait indifférente. Elle préférait lire, n'importe quoi, tout ce qui se trouvait à sa portée.

Au bout de quelques années, alors que sa scolarité se terminait brillamment, son père commença à s'inquiéter du caractère vraiment trop casanier de sa fille. Lovée dans son fauteuil préféré, elle passait son temps à lire des bandes dessinées, de vieux livres à couverture rouge et les revues féminines de sa mère. C'était une grande fille nonchalante qui n'avait aucun désir avoué, ne savait trop quoi faire, n'envisageait l'avenir qu'avec un travail pas trop fatigant...

Son père la regardait avec surprise. Dans ses yeux, passaient les rêves qu'Eva n'avaient pas. Belle et intelligente comme elle l'était, il pensait qu'Eva pourrait devenir médecin, avocate, à la rigueur professeur... Il la regardait et se taisait.

Cela dura des années ! Eva était devenue majeure et ne sortait de la maison que pour aller seconder madame Dufour, la boulangère d'à côté, en vendant du pain, des croissants et parfois des sucettes au caramel. Sa mère trouvait ça très bien mais son père s'en attristait sans rien dire. Pourtant, par un matin de printemps, il lâcha :

- Eva, ma fille, quand vas-tu faire quelque chose d'intéressant dans ta vie ? Tu dois te remuer, avancer, sortir du cocon familial !

Qu'avait-il dit là !

C'était l'un ces dimanches matins ensoleillés de juin où la nature semble pleine de promesses et la terre trop petite. La porte de la maison était ouverte sur le jardin. Le mirabellier fleurissait. Cette année, par un retour heureux de jeunesse, il donnerait des fruits ! La brise frémissait sur le feuillage très vert, le soleil brillait sur les trottoirs déserts, l'air était chargé de ces effluves printaniers qui montent à la tête. Eva l'inspira très fort, tendit son visage au vent et comme le mirabellier qui s'était enfin décidé à fleurir, parut s'éveiller d'une longue léthargie. Elle enfila une veste, prit son sac et sortit.

Elle avait l'intention d'aller jusqu'au square, de s'y promener et de revenir tranquillement. Mais, pour la première fois, le jardin fermé par des haies et des grilles lui parut rétréci, terne, sans intérêt. Elle continua la balade et de rue en rue, marcha très loin, beaucoup plus loin qu'il n'était souhaitable selon les dires de ses parents quand ils en parlèrent ensemble, bien après sa disparition.

Ce jour-là, ils l'attendirent en vain pour déjeuner. Ils l'attendirent ensuite pour dîner. Au bout d'un moment, alors que la soupe refroidissait dans les assiettes, le père soupira :

- La petite s'est envolée du nid. Elle reviendra tôt ou tard."

Sa femme riposta, inquiète et un peu en colère :

- Qu'en sais-tu ? Les enfants sont imprévisibles ! Qui aurait cru ça d'Eva ?

- Eva est une grande fille, il était temps qu'elle parte de la maison. Elle a seulement oublié de nous prévenir. Nous devons maintenant vivre avec son absence.

Sans dire un mot de plus, ils avalèrent leur soupe froide puis, comme d'habitude, ils s'installèrent devant leur téléviseur en évitant de jeter un œil vers le fauteuil vide de leur fille.

La journée se terminait. De l'endroit où elle était parvenue par hasard, Eva regardait avec émerveillement l'énorme soleil qui s'enfonçait sur l'horizon dans une apothéose de nuées flamboyantes.

Où dormit-elle ce soir-là, comment parvint-elle à vivre durant tous ces jours où les parents l'attendirent ? Personne ne le sut.

Sur une carte postale envoyée de Dieppe où l'on voyait la mer, la plage et une multitude de cerfs-volants multicolores qui envahissaient un ciel d'azur, les parents eurent enfin une réponse qui n'en était pas vraiment une. Eva écrivait qu'ils ne devaient pas s'inquiéter pour elle, qu'elle découvrait le monde, qu'elle était heureuse. A la fin, elle les embrassait.

Plusieurs mois après, leur parvint une deuxième carte postale. Elle venait d'un village de la côte anglaise, dans les environs d'une ville nommée Southampton. Que faisait-elle dans ce pays étranger où les gens ne font rien comme les autres, où chats et chiens tombent du ciel lorsqu'il pleut ? Les parents ne le surent pas. Eva répétait qu'elle était heureuse, qu'elle vivait avec un homme très bien et terminait en les embrassant. Les parents furent un peu rassurés mais jugèrent son bonheur surprenant.

Eva n'était pas destinée à rester dans cet endroit paisible. A son amoureux, un jeune Anglais de bonne famille, beau et gentil, hélas, très attaché à son village natal, au joli cottage qu'ils habitaient ensemble, elle dit qu'elle l'aimait, qu'elle l'appréciait beaucoup mais que seuls les arbres demeurent enracinés parce qu'ils puisent leur ressources vitales dans la terre et l'air. Elle, Eva n'était pas un végétal, seulement une humaine qui avait besoin de bouger pour vivre. D'ailleurs, même les oiseaux les plus craintifs finissent toujours par quitter le meilleur des nids.

Elle savait de quoi elle parlait !

Sur ces paroles, elle remplit son sac à dos d'un minimum indispensable : brosse à dents, dentifrice, savon, shampoing, brosse à cheveux, peigne, quelques vêtements de rechange, plus une tablette de chocolat noir et une bouteille d'eau. La porte franchie, elle contourna soigneusement le gazon fraîchement tondu, prit la route et le pouce levé fit de l'auto-stop.

Combien de temps mit-elle pour parvenir à Liverpool.? Impossible de lire la date sur le cachet brouillé de la troisième carte postale envoyée au cours du quatrième hiver suivant son départ de la maison. Les parents décryptèrent avec peine quelques mots griffonnés à la hâte. "Ma santé est bonne, je marche, je bouge, je vous embrasse. Bisous".

Les humains ordinaires ne savent pas marcher sur les eaux, surtout lorsque ce sont celles des océans, Eva pas plus qu'un autre. Sur le quai du port qu'elle arpentait nerveusement, elle regardait les navires immobilisés, les bateaux qui tanguaient sur leurs ancres, regardait les horizons brumeux, le ciel nuageux où criillaient goélands et mouettes. Pourquoi ne possédait-elle pas ces ailes qui permettent de traverser les océans et les pays sans visa ni passeport ? Par bonheur, à défaut d'ailes, elle avait acquis une détermination à toute épreuve. Après de nombreux refus, elle fut enfin embauchée comme femme de chambre sur un navire de croisière luxueux qui lui fit traverser l'Atlantique en même temps que cinq cents autres personnes, passagers, équipages et personnel de service.

Sa dernière carte postale envoyée aux parents, représentait un somptueux coucher de soleil sur les roches rouges du Colorado. Cette fois, d'une calligraphie soignée, elle avait écrit: " Je pense que vous serez contents d'avoir un peu de ces couleurs qui vous changeront de la grisaille banlieusarde. Comme vous le voyez, je suis aux states et je continue de marcher vers l'Ouest. Bisous;

Les parents ne furent qu'à moitié rassurés. Pourtant, lorsque des voisins bien intentionnés les questionnèrent insidieusement sur leur fille Eva, ils répondirent sans hésitation et sans mentir :

-Elle va bien, elle est à l'Ouest !

- A l'Ouest ! A l'Ouest de quoi ? Où ça ?

-A l'Ouest, c'est tout !

Leurs curiosités échaudées, les gens repartaient en hochant la tête : " Pauvres parents, en arriver là ! Ils ne méritaient pas ça !"

Mais eux, ne se plaignaient pas. Dans le fond, pensait le père, elle fait ce que j'ai toujours rêvé. La mère se consolait avec ces mots : " Du moment qu'elle est heureuse!"

Les mois, les années ont passé. Eva n'a plus envoyé de cartes postales aux parents. Elle continue de marcher, d'explorer le monde. La terre est parfois sèche et brûlante sous ses semelles usées, parfois alourdie d'eau et boueuse, parfois scintillante de givre ou encore mariée à la neige, aux orages, aux tempêtes. Elle va poussée par l'impérieuse nécessité de découvrir ce qui se cache au-delà des mers et des océans, des déserts, des hauts sommets montagneux qui caressent les étoiles, du ciel sans fond ni fin. Elle va par des chemins tortueux ou abrupts, navigue sur mers et océans, suit sans le savoir les traces d'Alexandra, de Mary, Sara, Wanda; Octavie, Karen et tant d'autres infatigables arpenteuses de la planète.

Pourtant, jamais aucun sculpteur n'a pétri l'argile ou fondu le bronze pour redonner à la femme qui marche un corps d'éternité !

Donc, Eva marche, ne s'arrête pas. Elle s'étonne de découvrir la terre si vaste, de devoir sans cesse fouler des espaces sans limites, d'entrer en frissonnant dans la solitude des steppes, des brousses, des déserts, d'entendre sans les voir les fourmillements inquiétants des forêts. Elle va, découvre aussi les mégapoles bruyantes où s'entassent les humains et fuit.

Il lui est arrivé de se perdre, de recevoir des blessures douloureuses, de se désaltérer à des eaux sulfureuses, de s'enivrer d'alcools frelatés.

Plusieurs fois aussi, elle a cru qu'elle pouvait faire une pause, ancrer dans un sol hospitalier ses pieds fatigués, s'endormir à l'ombre bienveillante d'un arbre ou dans la molle tiédeur d'un grand lit. Elle a encore à l'esprit la paix délicieusement ventée des palmiers d'une oasis où avant de repartir elle a bu le thé amer et trop sucré des nomades, s'est rassasiée de leurs dattes sèches. Elle ne peut non plus oublier la chaleur de ce corps d'homme qu'elle avait cru aimer pour la vie et qu'elle quitta. Elle se souvient aussi comment le vent et la houle l'avaient emportée lorsqu'elle voulut, telle une mouette égarée, se poser au creux d'une vague océane.

Plus que jamais, elle a compris que son destin est de marcher, toujours plus loin, le regard levé vers l'infini du ciel, les pieds accrochés à la tourbe des chemins. Ne sachant plus démêler les deux fils conducteurs de sa vie, elle ne sait si elle marche en rêvant ou si elle rêve en marchant. Mais la terre qui s'ouvre à tous les courants d'air, à tous les vents, brille sous tous les soleils et les pluies, n'est qu'une porte miroitante et trompeuse derrière laquelle l'horizon ne cesse de se dérober lorsqu'on pense enfin l'approcher.

Ainsi, va l'enfant d'autrefois qui refusait de marcher toute seule. Elle chemine sur les sentes improbables d'une planète trop vaste pour ses pas d'aventurière, trop exigüe pour ne pas en découvrir les limites et les ombres. Qu'importe ! Toujours elle s'émerveille à regarder les soleils s'éteindre, ces mêmes soleils qui, dans le même temps, de l'autre côté de la planète s'éveillent pour des aubes prometteuses.

Ainsi monte et disparaît la lumière, passent les jours et viennent les nuits, s'en vont les saisons douces ou ventées, sèches ou orageuses, caniculaires ou hivernales, meurent une à une les années. Les parents aussi.

Ils avaient longtemps attendu le retour d'Eva. Ils avaient toujours vécu côte à côte. Ils partirent ensemble, humblement, sans faire de bruit et parcoururent incognito, juste

accompagnés par une poignée de voisins compatissants, les rues embouteillées qui conduisent au cimetière.

Eva l'apprit sur un chemin de retour. Il n'y a pas de hasard lui avait enseigné un vieil homme perdu dans le Sahel africain, il n'y a que des rencontres, des appels, des mises en garde. C'est pour elle que ce journal oublié traînait dans un train, ouvert sur les avis de décès. Les dernières pluies d'un automne occidental, pareilles à des larmes froides, avaient alors roulé sur ses joues fripées et tannées. Il était trop tard pour revoir la petite maison de banlieue, parler aux parents. Elle a continué sa route sans s'arrêter.

Avec ses cheveux dénoués devenus blancs, son long manteau noir dont les pans s'envolent sous les rafales de vent comme des ailes, elle ressemble enfin à un oiseau migrateur, trop lourd pour prendre son essor, parcourir les espaces célestes où brillent d'inaccessibles constellations. L'éclat blanc de l'hiver brûle maintenant ses yeux fatigués d'avoir été éblouis par tant d'eaux étincelantes, de terres rutilantes, d'horizons embrasés de soleils. Elle n'est plus qu'une vieille qui marche dans les humeurs versatiles du temps. Elle est sereine, ne regrette rien car elle sait que demain elle saura enfin ce qui se cache derrière les portes invisibles de l'horizon.